

L'ENTHOUSIASME CHRÉTIEN

« A quoi sert cette perte ? »

(Matt., xxvi, 8.)

Telle est, mes chers Frères, l'exclamation des disciples, ou plutôt, comme nous le montre la relation plus précise de saint Jean, telle est la réflexion de l'avare Judas à la vue de ce parfum de grand prix qui vient d'être répandu par une pieuse femme sur la tête du Sauveur. Ce mot, c'est l'avarice qui le prononce, mais c'est la sécheresse du cœur qui l'inspire. Judas fait plus que condamner cet acte, il méconnaît, il condamne encore l'intention qui l'a dicté. Ce qui remplit, ce qui embrase l'âme de Marie, c'est le feu sacré de l'amour pour Jésus-Christ, son Sauveur. Et cet amour, Judas ne le comprend pas, parce qu'il n'en a pas en lui le principe. Il honore bien, il respecte bien son Maître, mais il est absolument étranger aux mouvements

d'un cœur qui bat pour lui : Judas a le cœur sec et froid. Il ne voit dès lors que le côté matériel de cette action ; l'esprit, le fond lui échappe ; il raisonne, il calcule, et s'écrie : « A quoi sert cette perte ? »

Mes Frères, ce mot de Judas est bien le mot du siècle égoïste et utilitaire dans lequel nous vivons, c'est le mot d'une foule d'hommes qui portent le nom de chrétiens et qui en revendiquent les droits et les privilèges, c'est le mot, j'ose le dire, de plusieurs d'entre vous qui fréquentez nos assemblées religieuses et qui vous trouvez réunis aujourd'hui dans cette enceinte. J'en appelle à vos souvenirs. N'est-il pas vrai que, lorsque du haut de cette chaire ou dans le tête-à-tête d'un entretien privé, un de vos pasteurs, un de vos amis fidèles vous parle de la nécessité d'entrer dans une vie sérieusement et décidément chrétienne, dans une vie qui ne fasse pas comme la vôtre deux parts, l'une, — la plus petite — pour Dieu, l'autre — la plus grande — pour le monde, mais qui aspire à se donner complètement au Seigneur, dans une vie qui, au sein même des affaires et des occupations terrestres, se nourrisse intérieurement de repentance, de foi, de prières, d'adoration, et se traduise au dehors par des paroles sérieuses, par des actes de sainteté et

par une confession calme, mais courageuse, de Jésus-Christ, — n'est-il pas vrai que ce murmure s'est élevé de vos cœurs, et peut-être s'est échappé de vos lèvres : « Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas rechercher une pareille vie. La religion est bonne, sans doute, mais il ne faut pas exagérer. Qu'on nous invite à avoir du respect pour l'Évangile, à nous rendre quelquefois au culte divin, à faire quelques œuvres de charité, à la bonne heure. Tout le reste n'est pas possible, n'est pas naturel, et en réalité n'aboutit à rien ; c'est de l'exaltation, c'est de l'enthousiasme ! A quoi bon ? »

C'est à cette dangereuse pensée, c'est à ce petit mot : *A quoi bon ?* que nous voulons répondre en ce moment, mes chers auditeurs. Nous ne prétendons pas, — comprenez-nous bien, — justifier les écarts d'une piété aveugle et mal entendue ; non, c'est à cette piété que nous appliquerions volontiers nous-même la réflexion de Judas : A quoi sert cette perte ? Nous acceptons le mot d'*enthousiasme*, si discrédité de nos jours, pourvu qu'il nous soit permis de le prendre dans son sens primitif, étymologique dirai-je¹, comme caractérisant l'état d'une âme qui, selon cette maxime profonde d'une femme

1. Le mot *enthousiasme* veut dire : être en Dieu.

célèbre: « La religion doit être tout ou rien dans la vie », veut faire de Dieu et de Dieu manifesté en Jésus-Christ l'objet de son amour, la règle de ses pensées, le centre même de sa vie. Nous désirons vous montrer que cet enthousiasme est de tous les sentiments qui peuvent trouver place dans un cœur d'homme le plus légitime, le plus conforme à notre vraie nature et tout ensemble le plus fécond en œuvres utiles et durables.

Veuille Celui qui anima le cœur de Marie répandre sur vous et sur moi son esprit, afin que ce ne soit pas avec froideur que nous célébrions et que nous entendions célébrer les vertus de l'amour chrétien!

L'enthousiasme chrétien, ai-je dit d'abord, est un sentiment légitime et pleinement conforme à notre vraie nature.

Nous n'irons pas chercher bien loin les preuves de cette assertion, c'est à vous-mêmes, à votre propre esprit, à votre propre cœur que nous ferons appel. Permettez-moi à cet effet de vous adresser successivement deux questions: Voici la première:

Lorsqu'un objet a gagné notre cœur par de belles qualités, n'est-il pas généralement reconnu dans

le monde qu'il est naturel de se livrer à l'affection qu'il nous inspire ? Et si cet objet est au plus haut degré digne de nos hommages, n'est-il pas beau de lui vouer notre admiration et même notre enthousiasme ? — Vous rencontrez par exemple, dans la vie ou peut-être, hélas ! seulement dans l'histoire, un homme dont les rares vertus ou les hautes pensées enflamment votre imagination et transportent votre cœur. Cet homme, vous ne pouvez vous empêcher de l'aimer, de penser à lui, de parler de lui ; vous ne vous lassez pas d'exalter la noblesse de ses sentiments ou la force de son génie. Vous n'avez garde de vous défendre des sentiments d'admiration dont il est devenu l'objet, vous pensez qu'il est innocent, qu'il est juste de s'y abandonner ; vous vous savez même bon gré de ces émotions généreuses.

Tout pénétré de ces sentiments, venez avec moi, mon frère, auprès de celui qui est l'objet éternel de notre admiration et de nos hommages, Jésus de Nazareth, le Fils de Dieu, le Sauveur du monde. Les Évangiles à la main, avec votre âme avide de beauté et de perfection, essayez un moment de refaire son histoire et en quelque sorte de reconstruire sa personne, telle qu'elle parut autrefois sur

la terre, pleine de grâce et de vérité. Que de sujets ne rencontrerez-vous pas dignes de votre contemplation! — Vous recherchez, vous admirez dans une vie humaine la pureté et la vigueur du caractère, la grandeur et la variété des situations. Eh bien, contemplez le Fils de l'Homme dans les positions les plus diverses, encore enfant étonnant les scribes et les docteurs de Jérusalem par la sagesse de ses réponses; à l'entrée de sa carrière, retiré au fond d'un désert, repoussant les tentations les plus redoutables de cet Ange de péché qui se déguise en Ange de lumière; plus tard, voyez-le tour à tour accueillant les petits enfants pour les bénir, pleurant sur le tombeau de son ami Lazare ou à la vue de l'ingrate Jérusalem; d'un geste, arrêtant le murmure prêt à sortir de la bouche de l'orgueilleux pharisien; d'un mot, rendant le calme à la mer agitée, et, par un simple, mais profond regard portant un trouble salutaire dans l'âme du disciple qui vient de le renier... et dites-nous si vous avez jamais rencontré un spectacle plus beau et plus grand que celui-là... — Vous vous arrêtez devant l'homme de génie dont la parole à la fois puissante et familière a remué le monde. Hâtez-vous donc de vous mêler à cette foule innombrable d'auditeurs qui se pressent aux

pieds de Jésus ou sur le plateau de la Montagne, ou au bord du lac de Génézareth, ou dans les murs de la Ville-Sainte ; prêtez l'oreille à ses entretiens, à ses discours, à ses prières ; recueillez seulement quelques paroles comme celle-ci : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu... Venez à moi, vous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai... Chargez-vous de mon joug, et apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur... Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs... Je suis la résurrection et la vie ; quiconque croit en moi vivra, alors même qu'il serait mort... Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix... » et dites-nous si jamais homme a parlé comme cet homme... — Vous avez enfin tressailli de joie à la rencontre, sur cette terre que désolent l'égoïsme et le péché, de quelque noble et solide vertu. Ah ! c'est ici surtout que nous apparaît dans tout son éclat l'auguste figure de notre Sauveur. Arrière toutes les vertus, toutes les perfections humaines ! Elles pâlisent et s'éclipsent en présence de cette incomparable vertu, comme ces tremblantes étoiles à l'apparition de l'astre souverain dont elles annoncent la lumière. La vertu du Nazaréen

n'est pas une vertu faillible, bornée, incomplète, mélangée d'erreurs et de souillures comme toutes celles que vous admirez ; c'est une vertu sans tache, sans lacune ; c'est la vertu de l'amour parfait et de l'absolue sainteté. Loin, bien loin désormais tous vos héros, tous vos sages, tous vos martyrs. Le voici enfin trouvé, ô mon âme, le sage par excellence, le martyr de la vertu, le héros de l'humanité, l'Homme parfait, l'Homme idéal, pour tout dire l'Homme-Dieu !... Et vous refuseriez à ce type de la perfection morale, à celui qui est le Saint et le Juste, la splendeur de la gloire du Père, l'image empreinte de sa personne, quelques-uns de ces élans d'admiration que vous prodiguez chaque jour à des hommes pécheurs, que dis-je ? à un poëme, à un roman, à un morceau de musique ? Et vous continueriez à accueillir d'un sourire de pitié et de dédain les légitimes transports d'une âme qui ne veut point mettre de bornes à sa piété et qui, nouvelle Marie, verse aux pieds du Sauveur tout le parfum de son enthousiasme !... Faites-le, vous le pouvez, mais nous aurons le droit, nous, de vous dire que vous vous démentez et vous reniez vous-mêmes dans la partie la plus noble de votre nature morale.

Voici maintenant ma seconde question : Lorsque vous avez reçu de quelque-un de vos semblables une marque d'intérêt et d'affection, n'est-il pas vrai que vous sentez aussitôt votre âme s'ouvrir au doux sentiment de la reconnaissance ? Que sera-ce si cette marque d'affection est un bienfait et si ce bienfait touche à vos intérêts les plus chers, à votre santé, à votre réputation, à votre famille, à votre vie ? Que sera-ce enfin, si celui de qui vous l'avez reçu n'a pas craint de braver pour vous les fatigues et les dangers, la douleur et la mort elle-même ? Cet homme, cet ami, ce bienfaiteur, vous êtes heureux de le voir, de l'entendre, de le servir ; vous ne savez comment lui exprimer les sentiments dont votre cœur est plein. Qu'on vienne vous accuser alors d'exagération, d'enthousiasme, vous trouverez dans votre âme indignée une facile réponse.

Le cœur ému de ces pensées, gravissons ensemble cette colline au sommet de laquelle, il y a plus de dix-huit siècles, se consommait le drame de la rédemption. Cet homme de douleurs qui est pendu au bois, avez-vous bien compris, mon frère, mon compagnon de misère et de péché, ce qu'il est pour vous, pour moi ? C'est un ami, un bienfaiteur, le bienfaiteur par excellence. Mais quelle est donc,

dites-vous, la valeur du bienfait qu'il nous apporte?... Jugez en d'abord par la nature de celui duquel il émane. Cet homme est plus qu'un homme, plus qu'un ange du ciel; il est le Fils de Dieu, Celui, dit l'Écriture, « par qui et pour qui ont été créées toutes choses, » Celui qui, avant son incarnation, « était au commencement avec Dieu et était Dieu, » c'est Dieu lui-même manifesté en chair... Jugez-en encore par ce qu'il lui en a coûté pour nous offrir ce bienfait. C'est une vie d'abaissement, d'humiliations, de sacrifices; c'est la mort, et quelle mort ! mort sanglante, infâme, expiatoire... Jugez-en surtout par les immenses effets de son œuvre. C'est le salut, le salut éternel, votre propre salut, si vous le voulez, mon frère, et avec ce salut la joie de votre âme, la paix de votre conscience, la purification de votre cœur et jusqu'à votre vie terrestre elle-même, cette vie perdue et souillée par le péché, désormais restaurée, sanctifiée, transfigurée... Et vous pourriez encore refuser à ce divin crucifié ces sentiments d'amour que réveille dans notre âme la présence, le simple souvenir d'un ami terrestre ! Et vous vous étonneriez encore à la vue de ce pauvre pécheur, de cette pauvre pécheresse qui, les yeux tournés vers le Calvaire, le cœur inondé de la joie du

salut, ne veut plus savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié... Ah! ce qui m'étonne, moi, ce qui m'afflige, ce ne sont pas les exaltations, ce ne sont pas même, quelque regrettables qu'elles soient, les étroitures de la foi, c'est l'insensibilité de tant d'hommes qui se disent chrétiens. Ce qui m'étonne, ce qui m'afflige, c'est ce regard fatigué, cet œil sec avec lequel vous passez devant cette scène émouvante. Ce qui m'étonne, ce qui m'afflige, ce qui m'humilie, ô mon Sauveur, c'est la tiédeur, c'est l'ingratitude, c'est l'incrédulité de ceux-là mêmes qui ont cru à ton amour, qui contemplent ton amour, qui hélas! prêchent ton amour et se sont réfugiés à l'ombre de ta croix...

Ce que nous venons de dire, mes chers auditeurs, aura servi à vous faire comprendre, nous l'espérons du moins, que cet enthousiasme que l'on accuse d'exagération est quelque chose de bien légitime, ce qu'il y a de plus légitime au monde. Mais, pensez-vous encore, dans un monde positif et affairé comme le nôtre, à quoi peut-il être bon si ce n'est à ravir dans de pieuses et stériles extases? Que peut-il produire? — Ici revient le mot favori du siècle : A quoi sert? C'est cette dernière pensée que nous

voulons combattre avant de finir, en vous montrant que cet enthousiasme chrétien, qui est si pleinement conforme à notre vraie nature, est en même temps ce qu'il y a de plus utile et de plus fécond.

J'aurais bien des choses à vous dire si je voulais entrer dans tous les détails de cette partie de mon sujet; je me bornerai donc à quelques pensées.

Remarquez d'abord, mes chers frères, que dans toutes les sphères de l'activité humaine, dans l'art, dans la science, dans l'industrie, ce n'est pas l'esprit positif et calculateur qui donne la grande et décisive impulsion, c'est l'esprit d'élan, de foi, d'enthousiasme. Pour ne prendre que deux exemples bien connus, à qui l'humanité doit-elle la découverte de ces terres nouvelles qui sont le Nouveau-Monde, le monde du travail, du progrès et, malgré toutes les imperfections du présent, peut-être le monde de l'avenir? Et à qui doit-elle encore le grand et redoutable secret de franchir d'un vol plus rapide que celui de l'aigle les vallées et les montagnes, les fleuves et les mers? A ce même esprit de contemplation et d'enthousiasme. Christophe Colomb et James Watt ont commencé par être des chercheurs et des rêveurs, que l'on croyait d'abord inutiles au monde. — Supprimez, s'il est pos-

sible, cette noble phalange d'hommes qui, comme eux, ont marché par la foi, et vous aurez supprimé du même coup les découvertes les plus magnifiques, et vous verrez l'humanité arrêtée dans sa marche comme l'horloge dont on a brisé le balancier ; en sorte que l'on peut dire, sans hésiter, que ce sont les hommes appelés chimériques qui sont les hommes vraiment pratiques et vraiment productifs. Dieu l'a ainsi voulu : ce n'est pas la terre qui enveloppe le ciel, c'est le ciel qui enveloppe la terre ; ce n'est pas le monde visible qui crée et qui gouverne, c'est le monde de l'esprit et du cœur.

Transportée dans le domaine moral et religieux, sur le terrain de l'Évangile, cette loi de Dieu nous apparaît environnée d'une lumière plus éclatante encore. Voici une âme dans laquelle s'est allumée la sainte flamme de l'amour de Dieu et du Sauveur ; ce sera, si vous le voulez, un jeune homme que l'Évangile a réveillé, converti, vraiment converti, à l'entrée de sa carrière, dans la plénitude de ses forces et de ses facultés. Croyez-vous que ce jeune homme soit perdu pour le travail, pour la famille, pour la société ? Croyez-vous qu'il passe sur cette terre inutile à ceux qui l'entourent ? Non, vous dis-je, car il porté en lui-même, dans sa piété, le germe

de tous les développements. Le Dieu en qui il a cru n'est pas un Dieu immobile et mort, mais un Dieu vivant et agissant qui, comme l'a déclaré une bouche infallible, « travaille jusqu'à maintenant. » Le Sauveur qu'il contemple et qu'il s'efforce d'imiter, c'est ce Fils de l'Homme qui allait de lieu en lieu en faisant le bien, et qui ne se retrempeait le soir dans la communion du Père que pour dépenser le lendemain, au profit de ses frères, les forces et les grâces qu'il avait reçues. Le principe de sa vie spirituelle, ce n'est pas son imagination, c'est son cœur, un cœur qui, en apprenant au pied de la croix ce que c'est que l'amour, a aussi appris ce qu'est le sacrifice; c'est surtout sa conscience qui, éclairée par la Parole de vie, murmure sans cesse à ses oreilles les mots sacrés de devoir, de fidélité et d'obéissance. Ah! si dans les premiers jours de sa vie nouvelle, vous le voyez briser et répandre son cœur comme un vase de parfum aux pieds du Seigneur, s'oublier quelque temps dans l'adoration et dans la prière, respectez ces premiers élans et attendez... Ce même amour qui l'a conduit à Jésus-Christ saura bientôt, n'en doutez point, lui donner la vertu de produire dans la famille et dans la société ces fruits de travail et d'activité que vous ad-

mirez avant tout. Et quant à ces pauvres, à ces malheureux, dont l'avare Judas semble seul s'inquiéter, ils compteront en lui un ami et un soutien de plus.

Ici encore les faits confirment nos suppositions. Interrogez nos annales religieuses, demandez-leur quelle a été la source de tous les grands mouvements dont, ingrats que nous sommes, nous recueillons les fruits; elles vous répondront : l'enthousiasme, l'enthousiasme chrétien.

C'est par l'enthousiasme que l'Apôtre des Gentils, saint Paul, rompant avec la synagogue dont il avait été le défenseur, alla fondant partout des églises sur son passage, rendant témoignage à son Maître devant les scribes de Jérusalem, les gouverneurs de l'empire et les sophistes de la Grèce. Aux yeux de la sagesse humaine, aux yeux du sceptique Festus, c'était un fou, il était « hors de sens ! » Et cependant un monde nouveau, brillant de jeunesse et d'avenir, a surgi à sa parole et comme jailli de sa vie.

C'est par l'enthousiasme que le moine Martin Luther, fort du témoignage de l'Écriture et de sa conscience osa, le premier, de ses mains tremblantes ébranler cet arbre séculaire de la papauté, à l'ombre duquel s'étaient abritées tant de générations hu-

maines, mais dont le tronc vermoulu et les branches desséchées ne présageaient plus que la ruine et la corruption. Aux yeux de la sagesse humaine, aux yeux de cet illustre lettré, Erasme de Rotterdam, qui, après lui avoir frayé la route, n'eut pas le courage de l'y suivre, il dépassait les bornes, il commettait un acte de folie. Et c'est par cette folie cependant que l'Europe a été sauvée, et qu'une ère nouvelle de civilisation et de progrès a commencé pour elle.

C'est par l'enthousiasme qu'à la fin du siècle dernier, un ami de l'humanité souffrante, le pieux Wilberforce, prit en ses mains la cause d'une race opprimée et défendit les droits méconnus de ces malheureux noirs auxquels on s'obstinait à refuser le titre d'hommes. Voyages, veilles, travaux, prières, il n'épargna rien pour l'abolition de cette grande iniquité. Aux yeux de la sagesse humaine, aux yeux de ses contemporains, comme nous l'apprend un poète moderne¹, il tentait l'impossible; c'était un exalté! Et cependant, sur son lit de mort, quelques heures avant de mourir, ô admirable dispensation de la providence de Dieu! Wilberforce eut la joie

1. W. Cooper.

d'apprendre la proclamation de l'affranchissement des noirs en Angleterre, et de saluer ainsi le triomphe, dans son propre pays, de la cause aujourd'hui glorieuse à laquelle il avait donné sa vie...

C'est par l'enthousiasme, qu'au commencement de ce siècle nos missionnaires protestants partirent pour des contrées lointaines, quittant patrie, amis, famille, bravant tous les dangers, endurant toutes les fatigues, supportant toutes les privations pour annoncer à quelques peuplades sauvages l'Évangile du Rédempteur. Aux yeux de la sagesse humaine, aux yeux peut-être de votre sagesse d'alors, mes chers auditeurs, c'était une entreprise téméraire, une œuvre de luxe — on a prononcé le mot ! — une dépense inutile. Et cependant le sud de l'Afrique colonisé, les déserts de l'Amérique transformés en cités florissantes, les îles de l'Océanie où régnaient le fétichisme le plus grossier, les mœurs les plus impures et les plus sanguinaires, possédant aujourd'hui des états réguliers qui ont leur constitution, leur parlement, leur presse, leurs pasteurs, leur société des Missions, — tant de conquêtes, tant de progrès, sont là pour nous prouver la légitimité de cette œuvre missionnaire et la fécondité de l'esprit qui lui donna naissance.

Mettez à la place de tous ces hommes animés de ce saint enthousiasme, ces hommes auxquels nous réservons le titre d'utiles et de positifs, des hommes, hélas ! comme nous, que serait-il advenu ? Vos consciences ont répondu. — Oui, c'est l'enthousiasme chrétien qui purifie, qui régénère le monde ; c'est là le sel de la terre, la lumière du monde. Institutions bénies, immenses réseaux qui enlacez les misères physiques et morales de notre pauvre humanité, hôpitaux, écoles, asiles de l'enfance et de la vieillesse, maisons de Refuge, sociétés bibliques, sociétés des Missions, vous n'êtes pas, non, vous ne pouvez pas être le fruit de quelques froids calculs, le seul produit de l'or et de l'argent ! Derrière toutes les combinaisons matérielles, derrière la question de chiffres, au milieu même de bien des erreurs et des lacunes, je reconnais, je retrouve en vous le souffle de cet esprit destiné de Dieu à tout transformer ici-bas. C'est lui qui vous a produits, c'est lui qui vous soutient et qui vous soutiendra longtemps encore, car c'est lui et lui seul qui a fait grand tout ce qu'il y a de grand dans le monde. Otez du milieu de nous l'enthousiasme, c'est à dire — rendons lui son vrai nom — la foi, l'amour chrétien, et le monde ne sera plus qu'un foyer à jamais éteint...

Au moment de finir, un rapprochement bien naturel, que m'inspire le trait même où j'ai puisé mon texte, se présente à mon esprit comme pour résumer et éclairer tout ce discours.

Quelques jours se sont à peine écoulés depuis la scène de Béthanie. C'est le matin, aux premières lueurs de ce jour à jamais mémorable où le Prince de la vie a été mis à mort. Quel est cet homme qui, la figure altérée, la main remplie de pièces d'argent qu'il serre avec un mouvement convulsif, se dirige vers le temple de Jérusalem? Cet homme, c'est Judas. Egaré par l'amour de l'argent, par la passion de ce qui est positif, il a livré son Maître et vendu son âme. Et aujourd'hui, cet or qu'il a tant convoité, lui est inutile, que dis-je? il lui brûle les mains : Judas en a horreur. Après l'avoir offert en vain aux sacrificateurs, il le jette dans le temple, et puis... vous savez le reste. Esprit de Judas, esprit positif et utilitaire, quand tu es séparé de l'esprit de foi, voilà ton dernier mot, voilà où tu mènes... A la ruine et à la mort !

Suivez maintenant cette pieuse Marie, dont l'exaltation scandalisait Judas. Elle ne fait pas grand bruit dans le monde, ni même dans le cercle des disciples du Crucifié. Quand le Maître est re-

monté au ciel, sa figure disparaît ; elle reste sans doute mêlée aux saintes femmes qui, avec les apôtres, formèrent le noyau de l'Eglise naissante. Et pourtant voici, après dix-huit siècles, son nom n'a pas péri. Ce parfum qu'elle a versé sur la tête du Sauveur et que Jésus a bien voulu respirer, il a fait plus que remplir la maison de Lazare, il a embaumé l'Eglise, il s'est répandu dans le monde. « Ce qu'elle a fait, a dit le Maître, — et nous continuons à réaliser en ce moment la prophétie, — sera raconté en mémoire d'elle. » La simple lecture de ce trait d'une humble femme, les appels répétés dont il a été le sujet, ont enfanté et produiront jusqu'à la fin des siècles des merveilles de charité, de dévouement et d'activité pratique. Esprit de Marie, esprit d'adoration et d'enthousiasme chrétien, sois béni, tu es beau, tu es grand, tu es fécond !

Entre ces deux esprits, l'esprit du monde et l'esprit de Christ, frères, choisissez....

Seigneur, dessille nos yeux, ouvre et incline nos cœurs, afin que, comme Marie, nous choisissions « la bonne part qui ne nous sera point ôtée. »

AMEN